

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{re}
NIVERLET, libraires;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 1^{er} novembre.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 45 minut. soir, Omnibus.
3 — 52 — — Express.
3 — 32 — — matin, Express-Poste.
9 — — — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 43 — — soir, Omnibus.
9 — 44 — — Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Tours.
3 heures 15 minut. matin, March.-Mixte.
8 — 7 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Dans la séance de la chambre des communes de
lundi, M. le chancelier de l'Échiquier a présenté le
bill de réforme parlementaire. Les journaux anglais
du soir ne nous apportent que le commencement de
l'exposé ministériel. Il nous faudra donc attendre,
pour l'apprécier, que ce document nous soit connu
dans son entier.

Un télégramme de Londres, en date de mardi,
nous annonce que le projet ministériel n'apporterait
pas de très-larges modifications au régime actuel.

Une correspondance de Milan, en date du 24 fé-
vrier, nous fait part de désordres qui auraient eu
lieu à l'entrée de la Scala de Milan, à l'occasion d'un
bal masqué donné le jour des funérailles de M.
Emile Dandolo.

Des arrestations ont dû être faites. La foule se
composait surtout d'un grand nombre de gamins
qui cassaient les vitres des voitures et insultaient
les personnes qui se rendaient au bal.

Les préparatifs militaires sont poursuivis avec
une activité croissante en Italie et sur les côtes de
l'Adriatique. Le rappel sous les drapeaux des sol-
dats permissionnaires de l'armée d'Italie est expli-
qué par la Correspondance autrichienne comme une
mesure commandée par la prévision d'éventualités
prochaines du caractère le plus grave. On parlait
en Lombardie de l'arrivée probable de l'empereur
François-Joseph au milieu de son armée.

Des correspondances de Jassy prétendent que le
gouvernement roumain fait en ce moment des dé-
marches pour organiser une armée de 20,000 hom-
mes, composée de Suisses.

La diète germanique a tenu séance le 24, et s'est
encore particulièrement occupée d'affaires militai-
res, dans le nombre desquelles nous remarquons
des rapports relatifs à l'approvisionnement de vivres
et de munitions pour l'infanterie dans les forteres-
ses fédérales, et à l'organisation d'une division
d'infanterie de réserve.

D'après une version de la Nouvelle Gazette de
Prusse, la diète serait saisie prochainement d'une

proposition concernant les mesures à prendre en
prévision d'éventualités de guerre. Ce serait le re-
présentant d'un Etat du Midi qui serait chargé de
présenter cette proposition. — Ch. Bousquet.
(Le Pays.)

NOUVELLES DE LA COCHICHINE.

On lit dans le Pays :

Un journal anglais de Hong-Kong, le *China-Mail*,
dont nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de
relever la malveillance en ce qui touche la situation
des intérêts français en Asie, publie sur la Cochin-
chine des détails complètement inexacts. Ce jour-
nal annonce, entre autres choses, que le corps ex-
péditionnaire compte beaucoup de malades, que le
ravitaillement des troupes se fait avec une très-
grande difficulté et qu'on a appris la mort de M^r
Retord, évêque du Tonking occidental, qu'on a
vainement tenté de sauver.

Sur le premier point, nous répondons que ja-
mais l'état sanitaire des soldats et des marins n'a été
meilleur; que les grandes pluies ont entièrement
cessé à la fin de novembre et que la température,
depuis le 15 décembre principalement, était très-
douce et très-bienfaisante. Il résulte du dernier rap-
port de l'officier de santé en chef, en date du 28 dé-
cembre, que le nombre des malades n'a pas dépassé
le chiffre normal des garnisons de France, ce qui
est un résultat excellent. Sur le second point, nous
dirons que le ravitaillement et l'approvisionnement
du corps expéditionnaire et de la division navale se
faisait de la manière la plus facile, la plus régulière
et dans de très-bonnes conditions.

Non-seulement on a trouvé à Manille et à Hong-
Kong toutes les ressources nécessaires, mais la con-
currence commerciale et l'activité qui existent sur
ces places ont permis de faire des marchés très-avan-
tageux et qui sont exécutés avec une grande ponc-
tualité. Il y a plus, le commerce de détail s'est
établi depuis quelque temps à Tourane, et offre à
des prix à peine croyables tous les objets les plus
usuels. Ces faits permettent de se passer des denrées
de l'intérieur que l'empereur défend, sous les pei-

nes les plus sévères, d'apporter à Tourane; mais
si ses prescriptions à cet égard sont exécutées, il
n'en est pas de même au sujet des défenses faites par
la cour de Hué d'introduire des objets venant de
l'extérieur, car la plupart de ces objets sont ap-
portés par jonques chinoises et cochinchinoises qui
font d'une manière exclusive le cabotage de la côte.

Quant à la nouvelle relative à M^r Retord, nous
croyons heureusement qu'on peut élever des doutes
à cet égard. Le bruit de la mort du digne et coura-
geux prélat a couru à Hong-Kong, mais les nouvel-
les venues du littoral du Tonking ne l'ont pas con-
firmé et l'avis à vapeur le *Prégent* était toujours
en observation à la côte.

Le même journal annonce que la cour de Hué fai-
sait construire de nouveaux forts pour défendre la
ville et les abords de la rivière. Les reconnaissances
exécutées sur ce point ne constatent pas l'exis-
tence de ces forts; elles ont appris seulement que
les indigènes, construisaient, aux dernières dates,
en travers de la rivière, une forte estacade destinée
à arrêter les navires de la division alliée. Cet ob-
stacle, dont on connaît l'importance et la direction,
ne peut avoir aucune conséquence ni arrêter d'une
manière sérieuse la marche des alliés. Aux der-
nières dates, on préparait toujours l'expédition
contre le Cambodge, et cette expédition qui devait
se porter sur Saïgon formera la première série des
grandes opérations qui doivent se terminer par la
prise de Hué, capitale de l'empire d'Annam tout
entier.

Nous avons déjà parlé de la composition de la di-
vision navale de Terre-Neuve et nous avons exposé
les questions qui se rapportent à cette partie si in-
téressante de nos pêcheries. On nous assure que M.
le capitaine de vaisseau de La Roncière Le Noury,
qui était placé à la tête de cette division navale, va
être appelé à un autre commandement et qu'il est
remplacé par M. de Montignac de Chanvance, ca-
pitaine de vaisseau, qui mettra son guidon sur la
corvette à vapeur le *Gassendi*, en ce moment en ar-
mement à Brest.

Deux autres bâtiments, les avisos à vapeur le
Tenare et le *Sésostris*, seront également placés sous

FEUILLETON

LES MASQUES D'OR.

ROMAN DE MOEURS CONTEMPORAINES.

Première Partie.

(Suite.)

— La gloire ! c'est un mot qui m'a été si familier !....
Ah ! voisin, la gloire a des séductions bien charmantes, et
je ne m'étonne pas que vous la rêviez. Mais il ne suffit
pas de la conquérir, il faut pouvoir la conserver, et c'est
chose malaisée; car les cabales ne manquent pas, et les
sifflements des serpents de l'Envie étouffent le son de la
trompette de la Renommée !... La gloire j'en ai connu les
ineffables délices.

— Vous, Monsieur Morin !

— Moi-même. Il y a trente ans de cela... Vous n'exis-
tiez pas encore, mon cher Monsieur; et les coryphées
du temps présent, les *Romantiques* n'étaient pas venus
corrompre le goût, pervertir le bon sens du public, dé-
truire audacieusement les saines traditions et offrir au
monde étonné le tableau déplorable d'une nouvelle in-
vasion de barbares !... C'était une belle époque ! On ne
voyait pas des écoliers à peine échappés des bancs, ri-

mer des ballades, des méditations et autres sornettes,
ni des écrivains faméliques étaler les peintures licencieu-
ses de ces romans qui déchirent le voile de la vie privée.
Les bons modèles de l'antiquité étaient tenus en honneur.
Fontanes, Delille planaient sur les sommets du Par-
nasse... Une épître mettait Paris en émoi; une ode allait
d'un bout de la France à l'autre; un quatrain circulait
avec la rapidité d'un javelot, et une épigramme allumait
des incendies. Voilà l'âge des Muses ! et moi j'ai bu à
l'onde limpide de l'Hippocrène ! J'ai eu mes partisans,
mes prôneurs, mes enthousiastes. On a appris de mes
vers, on se les récitait, on me les jetait sur mon passage;
les salons m'appelaient pour les faire entendre. Entre
deux bulletins de victoire, les journaux de l'Empire en-
registraient chacune des poésies légères échappées à mon
imagination. J'ai donc connu la gloire et ses délices. Mais,
ô décadence ! on s'est habitué peu à peu à me négliger;
mon nom si retentissant s'est éteint comme l'écho lors-
qu'on ne lui envoie plus de son. On m'a bafoué d'abord,
et c'était parler de moi encore ! Puis est arrivé le silence,
l'oubli... Moi vivant on a dit que j'étais mort ! Oui, mon
cher Monsieur, bien des critiques, si on leur demandait:
« Qu'est-ce que Jean Morin ? » répondraient sans sourcil-
lier : « C'était un brave classique; il est enterré avec ses
œuvres depuis vingt-cinq ans. » Oh ! se survivre ! se sur-
vivre ! qu'elle poignante extrémité ! Ne pas pouvoir se-
couer cette poussière qu'on a jetée sur vous ! n'avoir

plus de force pour la lutte, et savoir d'ailleurs qu'on ne
serait pas écouté ! Tombeau de l'oubli, que d'ombres tu
contiens !...

Après ce long dithyrambe déclamé sur le ton du dés-
espoir le plus lyrique, le vieux poète parut se disposer
à laisser enfin ses voisins « goûter », selon son expression,
les douceurs de Morphée. » Mais il se ravisa et rentrant
dans la chambre.

— C'est au point, dit-il, que, chaque semestre,
à l'Instruction publique, ma pension m'est contestée.
Sans l'amitié fidèle de deux membres de l'Académie fran-
çaise qui, à toutes les élections me donnent leur voix,
on ne voudrait jamais croire que j'existe. Cependant j'ai
une double consolation...

— Ah ! c'est quelque chose, dit Stéphane.

— A mon cher café, le café de Foy ! je joue réguliè-
rement tous les soirs avec M. Anacharsis Mandar, un
homme fort bien, un homme qui a sondé tous les systè-
mes sociaux, qui a traversé toutes les théories et fait
passer au creuset de l'analyse toutes les religions !... Il a
lu mes livres !

— Et la seconde consolation, demanda vite le peintre,
pour précipiter le terme des confidences.

— La seconde... vous la connaissez, mon cher voisin;
c'est l'achèvement et le perfectionnement de mon poème
épique des *Atrides*.

— Oui, oui, en effet.

les ordres du commandant de Montaignac. Quant à la situation de la pêche, elle ne peut que continuer de s'améliorer en présence du décret sur les primes rendus récemment et dont nous avons mentionné les excellentes dispositions. — A. Renauld.

EXTÉRIEUR.

ÉTATS-UNIS. — Le résumé télégraphique des nouvelles des États-Unis apportées à Liverpool par le *Kangaroo*, parti le 12 février de New-York, annonçait que la proposition de M. Slidell, de consacrer trente millions de dollars à l'acquisition de l'île de Cuba, était toujours en discussion dans le sénat de Washington. Une dépêche télégraphique de cette ville, en date du 10 février, nous apprend que le bill en question pourrait bien passer au sénat, mais qu'il subira très-probablement un échec formidable à la chambre des représentants.

En attendant, la proposition de M. Slidell a déjà soulevé de plaisants débats. Dans la séance du sénat, le 9, M. Hale a proposé d'acheter le Canada, afin, a-t-il dit, d'éviter les dépenses qu'occasionne l'armement sur les lacs. M. Doolittle, un autre sénateur, a demandé qu'une somme de cinquante millions fût consacrée à l'achat d'un territoire dans l'Yucatan, l'Amérique centrale ou ailleurs, pour y transporter tous les nègres du pays, qui formeraient une république indépendante sous le protectorat américain.

Ces propositions n'ont pas été prises en considération, et le sénat s'est décidé, par un vote de 27 voix contre 18, à continuer la discussion sur la question cubaine.

Des documents reçus à Washington, de la côte d'Afrique, semblent présager une nouvelle émotion publique, relativement au droit de visite. Cette fois, il y a eu mieux que visite et mieux que recherche : le vapeur de Sa Majesté Britannique, *Viper*, a bel et bien brûlé, en pleine mer, le brick américain *Refus-Soulé*, à titre de négrier. Les détails du fait ne sont encore connus que par le récit d'un homme de l'équipage et par une correspondance assez peu satisfaisante échangée entre le commandant de la station américaine et le commandant du *Viper*. Mais telle qu'elle est, la nouvelle suffit pour donner carrière aux susceptibilités nationales. Elle tombe d'ailleurs assez curieusement après les déclarations du message présidentiel sur l'abandon absolu du droit de visite par l'Angleterre.

L'assemblée législative d'Albany (État de New-York) a discuté un bill punissant les pugilistes d'un an d'emprisonnement et les déclarant coupables de meurtre au premier degré dans le cas où la lutte aurait amené mort d'homme. La chambre a décidé l'impression de ce bill avec ses différents amendements.

Le bruit circulait à Washington, dit le *Courrier des États-Unis*, que M. William Preston, nouveau ministre des États-Unis à Madrid, pourrait bien n'être pas reçu par le gouvernement espagnol, en raison du langage tenu par le président envers l'Espagne dans son dernier message.

Nous ne partageons pas cette idée, ajoute notre confrère de New-York. Il est aisé de voir que la cour de Madrid veut pousser la longanimité jus-

qu'au bout et ne pas même donner aux États-Unis l'apparence d'un grief contre elle; sans cela, elle eût commencé par rappeler son propre représentant à Washington. Ce que nous penchons volontiers à croire, c'est qu'en réponse à sa première tentative pour mettre l'achat de Cuba sur le tapis, M. Preston pourrait fort bien recevoir l'offre de ses passeports.

CALIFORNIE. — On a reçu à New-York les malles de San-Francisco jusqu'au 21 janvier. Les nouvelles de Californie offrent peu d'intérêt. Les dépôts à la monnaie de San-Francisco pour la semaine finissant le 15 janvier ont été de 11,672 onces d'or. Le frapage s'est élevé à 120,000 dollars. On signalait la découverte d'une riche mine d'argent dans le comté de Santa-Clara.

LES SANDWICH. — Les journaux des Îles Sandwich nous fournissent quelques détails sur la prise de possession, au nom du gouvernement français, de l'île à guano nommée Clipperton. C'est, dit le *Polynesian*, une île basse et peu étendue, située à 2,700 milles d'Havar et à 600 milles d'Acapulco, point de la côte du Mexique qui s'en rapproche le plus.

Voici le texte de la proclamation qui constate le fait :

« Empire français.

» Au nom de l'Empereur et conformément aux ordres qui nous ont été transmis par S. Exc. le ministre de la marine, nous soussigné, comte de Kerueguen, lieutenant-commissaire du gouvernement, proclamons et déclarons qu'à partir de ce jour la souveraineté de l'île de Clipperton (située par 10 degrés 19 minutes de latitude nord et 111 degrés 33 minutes longitude ouest du méridien de Paris) appartient à S. M. l'Empereur, où à ses héritiers et successeurs à perpétuité.

Délibéré sous notre sceau, à bord du navire marchand *Amiral*, le 17 novembre 1858.

» Le comte de KERUEGUEN. »

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Journal de la Côte-d'Or* :

Lundi matin, 14 du mois dernier, M. Théodore Toussaint et son épouse, leurs deux enfants Adolphe et Georges, le premier âgé de quatre ans, le second de deux ans environ, et une domestique, quittaient Wassy (Haute-Marne), où M. Théodore Toussaint remplissait les fonctions de juge d'instruction. M. Toussaint revenait à Dijon, dans sa famille, pour de là se rendre à Châtillon-sur-Seine, où il vient d'être nommé substitut du procureur impérial.

On avait traversé Chaumont, Langres, Gray, Auxonne. On quittait cette dernière ville; il était environ neuf heures et demie du soir.

Toute la petite famille était dans la joie de se voir si près de la ville natale et des bons parents qu'on allait y revoir. M. et M^{me} Toussaint appartiennent l'un et l'autre à deux des plus honorables familles de Dijon. L'aîné des enfants, Adolphe, âgé de quatre ans, comme nous l'avons dit, fatigué d'être sur les genoux de son père, en descendant, se promène dans le wagon, puis vient s'appuyer contre la portière. Le train, devenu express depuis Auxonne, marchait à toute vapeur. Soudain la portière s'ou-

vre, elle n'avait pas été fermée, et l'enfant disparaît comme une pierre lancée par une fronde. Que devient-il?

La malheureuse mère, éperdue, veut le suivre; le père, quoique presque anéanti lui-même, fut cependant assez sage pour la retenir. Et tout le monde de jeter des cris pour demander que le convoi fût arrêté. Le conducteur ou le serre-frein se glissa jusqu'au compartiment occupé par la famille Toussaint, apprit ce qui venait de se passer, et néanmoins le train ne fut pas arrêté; et on arriva ainsi jusqu'à Dijon.

Qu'on juge, si on peut, des angoisses et du désespoir des parents pendant cet horrible trajet.

M. Th. Toussaint, sans perdre un instant, demande qu'on mette immédiatement à sa disposition une locomotive pour retourner sur ses pas, afin d'aller à la recherche de son malheureux enfant. Pouvait-il espérer de le retrouver vivant et ainsi dérober à la nuit son terrible secret?

En même temps, on informait par le télégraphe le chef de gare d'Auxonne du fatal événement, et on le pria de faire rechercher sans retard le pauvre petit.

Dans ces douloureuses circonstances, MM. les employés du chemin de fer prêtent à M. Toussaint un concours aussi actif que dévoué.

Le voilà de nouveau lancé sur le chemin d'Auxonne, accompagné du sous-chef de gare de Dijon et d'un ancien condisciple et ami qui s'était trouvé dans le même convoi.

Pendant ce temps, la pauvre mère restait éplorée et presque folle entre les bras de ses parents, qui étaient venus tout joyeux à sa rencontre, et qui la ramenèrent chez eux en cet état.

La famille Toussaint accourut à la gare, attendant, dans de mortelles inquiétudes, que le télégraphe lui apprît la désolante nouvelle que tout devait lui faire pressentir. Une première dépêche arrive, annonçant qu'on ne savait rien encore de l'enfant. M. Toussaint, parvenu à la gare de Collonges, reçoit également cette dépêche, qui ne fait que confirmer ses affreuses appréhensions.

Un long quart d'heure se passe encore... et enfin, grâce à Dieu, arrive à Collonges et à Dijon une bienheureuse dépêche qui informe que l'enfant vient d'être ramené à la gare d'Auxonne, et qu'il est sain et sauf.

A cette nouvelle, M. Toussaint, qui n'avait pu encore jusque-là verser une larme, se précipite à genoux, remercie Dieu à haute voix, et soulage son cœur en pleurant abondamment.

On lui fait savoir qu'il peut avancer jusqu'à Auxonne, où il retrouvera plein de vie son cher enfant.

Mais, qu'était-il arrivé?... qu'était devenu cet enfant?

Disons d'abord qu'un garde de nuit faisant sa ronde était arrivé près du pauvre petit Adolphe, et avait été étrangement surpris de trouver cet enfant. C'est lui qui venait de le ramener à la gare d'Auxonne.

Et, maintenant, laissons cet enfant de quatre ans raconter lui-même au garde ce qui s'était passé.

— Eh! que fais-tu là? mon pauvre petit! lui dit le garde en le rencontrant.

— Z'ai froid... ze vais dormir...

— Je rentre avec un distique qui couronnera merveilleusement mon onzième chant, je vais l'écrire promptement, de peur de l'oublier. Bonsoir, Madame, je vous présente mes humbles civilités.

Il sortit enfin; mais, à travers la mince cloison, le peintre et sa femme, l'entendirent, durant vingt minutes déclamer ses deux alexandrins.

Vers une heure du matin, la maison qui, dans la soirée, avait été pleine du mouvement, de l'animation, de l'éclat d'une fête, retentit tout-à-coup de ce cri déchirant : — « Au secours! au secours! »

C'était la femme de chambre de Maria qui faisait entendre cet appel d'alarme, tandis que des domestiques couraient éperdus dans tout le quartier pour trouver un médecin.

Ces mots : « Au secours! » jetés dans l'obscurité et l'ombre de la nuit, ont quelque chose d'effrayant.

M. Blémont, le propriétaire philanthrope, alla préalablement s'assurer si ses verroux étaient bien tirés, et il poussa un gros coffre contre sa porte d'entrée.

Jean Morin, réveillé en sursaut, crut à un incendie, et aussitôt saisit l'énorme carton où son poème était renfermé.

Au premier bruit, Célestine s'était levée et habillée en un moment.

— Mon ami, dit-elle à Stéphane, qui voulait la retenir,

ne comprends-tu pas qu'on invoque assistance?

La femme de chambre, montant, descendant comme une folle, continuait de crier :

— Au secours! au secours!

En trois minutes, Célestine fut près d'elle et demanda :

— Qu'y a-t-il donc? mon Dieu!

— Ah! venez, Madame, de grâce; moi je perds la tête.... C'est ma maîtresse, M^{me} de Rochemore, qui a une attaque de nerfs.

A l'idée que la malade était Maria, l'honnête Célestine frémit, comme si elle eût dû être souillée en passant le seuil d'un lieu perdu, en s'exposant au contact, d'une créature flétrie.

C'est ainsi qu'une blanche colombe, voulant se poser à terre, cherche pour ses pattes rosées une place bien propre, un sable bien fin, et fuit les terrains marécageux.

Mais après le premier moment de répugnance, Célestine éprouva cette effusion ardente qui pousse la Sœur de Charité vers les pestiférés. Se reprochant presque d'avoir pu hésiter lorsqu'il y avait une souffrance à soulager, tout entière à cette infortunée que la mort allait frapper peut-être, la jeune femme du peintre s'élança dans l'appartement où régnait un singulier mélange d'odeurs de parfums, de punch et de tabac. Elle arriva à la chambre à coucher, véritable sanctuaire du luxe le plus raffiné.

Là, sur un divan, la tête renversée sur des oreillers,

gîtait Maria, pâle comme un suaire, défigurée par les convulsions, les mains raidies, le corps sans mouvement.

Célestine fut épouvantée.

— Voilà donc cette femme si renommée pour sa beauté, cette femme qui, deux heures auparavant, trônait dans une fête et était acclamée par des toast frénétiques!

Encore une fois, la charité donna des forces et de l'inspiration à Célestine. Epouse et mère, elle savait soigner les malades. Les secours qu'elle apporta ici furent aussi intelligents que rapides. Bientôt Maria put respirer.... Elle poussa un soupir et ouvrit les yeux; mais, les refermant aussitôt avec une sorte d'effroi, elle murmura en tressaillant et cherchant à détourner son visage :

— Lui?... lui!... cet homme!... lui toujours!...

Une nouvelle crise nerveuse allait se déclarer; à force de volonté, Célestine la domina.

Près de cette Madeleine la chaste femme semblait un ange gardien qui, à l'heure de l'agonie, rassurerait un pêcheur repentant et lui ouvrirait les voies du ciel.

Maria continuait de murmurer :

— Lui!... lui!... lui toujours!...

— Tranquillisez-vous, Madame, dit Célestine. Vous êtes en sûreté, personne ne vous menace.

Au son de cette voix, d'une douceur si suave, Maria rouvrit les yeux et elle rencontra le regard de Célestine. Ce fut un étonnement vague et en même temps quelque chose de fortifiant. Elle sentait sans pouvoir se l'expli-

Faisons remarquer qu'il était là depuis environ une heure, de dix heures et demie à onze heures et demie du soir, exposé à une pluie battante. Il était transi, et l'engourdissement du froid commençant à le saisir, il allait s'endormir pour ne plus s'éveiller peut-être.

— Mais comment te trouves-tu ici ?

— Ze suis tombé du wagon, et puis ze suis roulé ici dans l'eau.

Et, en effet, cet enfant qui, en tombant du wagon, devait être broyé par le convoi, ou tout au moins mutilé de tant d'autres manières, avait été jeté, ou plutôt mollement déposé sur l'extrémité de la voie, et avait roulé sur un talus de vingt-cinq à trente pieds de profondeur, dans un fossé, où se trouvaient deux pieds d'eau.

Le pauvre petit, plein de sang-froid et de présence d'esprit, était sorti de l'eau et de la boue du fossé, s'était accroché au talus, et, tant des pieds que des mains, était parvenu à atteindre le haut. On voit encore l'empreinte de ses mains; et le terrain, détrempe par l'eau qui tombait à verse, cédant sous sa pression, il a plus d'une fois glissé, ainsi que l'indiquent les longues traînées creusées par ses doigts; mais, ne perdant pas courage, il a fini par arriver au sommet.

— Ze me suis assis, et z'attendais. Z'ai pas voulu me mettre plus loin, à cause des wagons qui m'auraient écrasé.

— Tu n'as pas crié pour appeler ?

— Si, z'ai appelé papa, maman, et ze les attends depuis bien longtemps.

— Mais, comment t'appelles-tu ?

— Petit Adolphe.

— Et ton papa ?

— Théodore.

— Qu'est-ce que fait ton papa ?

— Il fait tout plein de lettres, qu'il ne montre à personne, et il va au tribunal.

— Dans quel pays ?

— A Wassy.

— Et où va-t-il maintenant, ton papa ?

— A Dijon.

— Pourquoi faire ?

— Sais pas; maman dit : ... *tutut* (substitut).

— Il faut venir avec moi, mon enfant; je vais te mener chez ton papa.

— Veux bien; mais il faut chercher mon *tapeau* (chapeau); veux pas m'en aller sans mon *tapeau*. Mais ce chapeau était resté dans le wagon.

Et les voilà partis. Le garde a eu la bonne idée de faire marcher le pauvre enfant, ce qui rétablit en lui la circulation du sang et ramena un peu sa vigueur.

Quelques instants après, il se précipitait en souriant dans les bras de son heureux père.

— On écrit de Portchester, à la *Tribune*, en date de samedi dernier :

Les habitants de Rye et de Harrison ont été sérieusement inquiétés depuis quinze jours par un animal qui s'est trouvé être en définitive un ours gris de la grande espèce, et dont le passe-temps était de faire le plus de dégâts possible parmi le bétail des fermiers. Il avait ainsi détruit trois vaches, un bœuf et nombre de cochons. Plusieurs personnes sans armes ayant vu le monstre à distance, l'agitation qui s'ensuivit donna lieu à l'organisation d'une

chasse pour délivrer le voisinage d'un aussi formidable ennemi. La neige favorisant récemment ce projet, deux bandes se mirent en campagne. L'une se composait de M. Merrit S'Clark, déjà connu par des aventures périlleuses, et de deux mulâtres, Thomas Wilson et Tilly Jackson. La seconde bande comptait six personnes de Byrum (Connecticut).

L'ours fut découvert à 3 milles et demi de Rye, à l'entrée du marécage où il s'était fait un gîte entre des quartiers de rocs formant caverna. M. Clark, qui avait acquis dans l'Ouest l'expérience de ces expéditions, s'avança à bonne portée et déchargea sur l'ours le contenu de son fusil de chasse, ce qui n'eut d'autre effet apparent que de le mettre en fureur. L'animal se jeta immédiatement sur Wilson, qui, de même que son compagnon de couleur, n'avait pour seule arme qu'un gourdin. La lutte fut de courte durée, et le pauvre Wilson, horriblement mordu et mutilé, tomba, la tête presque séparée du corps. Jackson avait bravement continué de son côté à frapper l'ours qui, lâchant sa victime morte, se retourna sur ce nouvel adversaire et lui allongea un terrible coup de patte, déchirant ses habits du haut en bas, et lui enfonçant ses griffes si profondément dans le dos qu'on ne croit pas à la possibilité d'une guérison.

En ce moment, M. Clark, qui avait rechargé son fusil et guettait l'occasion de tirer à coup sûr la bête enragée, sans atteindre son compagnon, fut assez heureux pour y parvenir, et ce second coup de feu eut pour effet de sauver Jackson. La bande de Byrum, attirée par les détonations, accourut alors, et par des décharges multipliées tua enfin la cause de tout le mal.

C'est un ours gris de la plus grande espèce, et tout à fait inconnu dans ces contrées. Comment et quand il y est venu, c'est ce que personne ne saurait dire, à moins qu'il ne soit échappé de quelque ménagerie. Wilson habitait Rye depuis longtemps et s'y était fait estimer. Il laisse une femme et deux enfants pour déplorer sa perte. Les habitants de Portchester ont promptement souscrit une somme importante pour venir en aide à cette pauvre famille.

— Le *Times*, de San Francisco, donne la description suivante du nid d'une tarentule californienne qui se trouve en cette ville, à la bibliothèque des Odd Fellows :

Ce nid, d'une forme circulaire, peut avoir deux pouces et demi de diamètre. Il est construit comme en adobe, et ses murailles extérieures ont bien un quart de pouce d'épaisseur. A l'intérieur, il est garni par une sorte de tenture blanchâtre faisant l'effet d'un enduit velouté qui ne manque pas d'élégance et dont on remarque la netteté. L'appartement est pourvu d'une porte d'entrée qui, une fois fermée, met toute cette demeure à l'abri de l'air extérieur et de l'humidité. Cette porte est réellement mobile et garnie de charnières tout aussi habilement travaillées que si elles étaient l'œuvre d'une main humaine très-exercée. L'intérieur du nid est assez spacieux pour contenir toute la famille de la tarentule, se composant-elle d'une douzaine d'enfants.

L'ensemble de ce travail constitue un petit chef-d'œuvre d'architecture trop-joli mille fois pour servir d'abri à un locataire qu'on ne saurait voir sans horreur. — On sait que les tarentules se trouvent en grand nombre au pied des montagnes de la Sierra Nevada et dans la plaine des Tulares.

— On lit dans le *Journal d'Agriculture pratique* : Les meilleurs cépages pour avoir à la fois qualité et abondance sont :

Pour les pays méridionaux :

Le mayorquin ou bourmen, les pauses pour raisins sec, le grenache, le malvoisie, le macala, les muscats noir et blanc, le furmint, la clairette; l'ugniblan; le picpoule, l'ouillade, le rousselet ne viennent qu'en second ordre et en mélange.

Pour les contrées du sud-ouest :

Le carben sauvignou, le carben gris, le verdot, le crachinet, la carmenère, le semillon, la muscadelle.

Pour le sud-est :

Le picpoule, le grenache, les muscats, l'ugui, la roussette, la roussane, la petite chiraz, la marianne, le vionnier.

Pour l'est, le centre et l'ouest :

Les pineaux noirs ou noirsiens, les pineaux blancs ou chardenays, les pineaux gris ou beurots, les pineaux de la Loire et les pineaux de Vouvray, les fromentés roses, les gentils roses, blancs et gris, les mesliers, les rieslings, les savagniers, les plants dorés verts et gris, l'épinette, les blancs fumés, etc., et la folle blanche de la Charente pour les bonnes eaux-de-vie.

CHRONIQUE LOCALE.

Nous recevons à l'instant une bonne nouvelle : M. de Casella, violoncelliste solo du Roi du Sardaigne, s'arrêtera en notre ville, en se rendant à Paris. — Il donnera un concert le dimanche 13 de ce mois.

Cet artiste, qui à Bordeaux, à Nantes, à Angers a été accueilli avec enthousiasme, ne trouvera pas à Saumur moins de sympathie, il peut en être assuré.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. GODET.

PREFECTURE DE MAINE-ET-LOIRE.

Maison centrale de Fontevault.

ADJUDICATION.

Le samedi 12 mars, heure de midi, il sera procédé, par M. le Sous-Préfet de Saumur, dans une des salles de la Sous-Préfecture, à l'adjudication, pour le service de la Maison centrale de Fontevault, de la fourniture de 5,000 quintaux métriques de charbon de terre gros et moyen, pour vapeur et chauffage domestique, de quelque provenance que ce soit, et de qualité au moins égale à l'échantillon type qui sera déposé à la Sous-Préfecture de Saumur et à l'Economat de la maison centrale de Fontevault.

On pourra prendre connaissance du cahier des charges, approuvé par décision de S. Exc. le ministre de l'intérieur en date du 16 février courant, et du règlement du 31 juillet 1852, à la Préfecture (troisième division, bureau des prisons), au Secrétariat de la Sous-Préfecture de Saumur, et à l'Economat de la Maison centrale de Fontevault.

BOURSE DU 1^{er} MARS.

3 p. 0/0 bai-se 50 cent. — Ferme à 67 50.

4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Ferme à 97 20.

BOURSE DU 2^e MARS.

3 p. 0/0 hausse 50 cent. — Ferme à 68 00

4 1/2 p. 0/0 baisse 10 cent. — Ferme à 97 10.

P. GODET, propriétaire-gérant.

quer le souffle et l'accent d'une amie. Elle cessa de jeter ces cris de terreur sinistre qui indiquaient chez elle une idée fixe, et reçut docilement les soins qui lui étaient prodigués. M^{me} Delaunay, aida la femme de chambre à la mettre au lit, et elle ne se retira, brisée de fatigue, qu'après s'être assurée que la malade allait jouir d'un sommeil réparateur.

Il était deux heures du matin.

— Voilà une nuit joliment employée ! dit Stéphane d'un ton de mauvaise humeur.

— Ah ! mon ami, je remercie le ciel d'avoir pu être utile à cette pauvre femme.

— Cette pauvre femme !... Elle est si intéressante !... C'est étonnant comme je plains les indigestions de truffes et de pâté de foie gras !

— Stéphane, tu es cruel !

— Je suis juste. Pas d'indulgence pour le vice.

— Ce n'est pourtant pas la vertu qui a besoin d'indulgence.

— Tu verras ce qui te reviendra de t'être dérangée ainsi. Cette femme continuera de t'éclabousser en passant.

— Il se peut, Stéphane; mais je suis déjà récompensée par ma conscience.

VI. — CONTEMPLATION.

Bénédict était rentré chez lui dans un véritable état de prostration morale. Durant tout le chemin, il avait re-

passé une à une, au fond de sa mémoire, les paroles de Célestine. Des conseils, venant d'autre part, eussent peut-être effleuré son âme sans y pénétrer; mais le langage de ses amis parlait d'un sentiment de simplicité et d'un fond de logique naturelle qui devait frapper l'artiste. Par des considérations de délicatesse, de prudence et d'honneur, le jeune ménage avait réussi à ébranler un homme assurément délicat, prudent et honorable, mais qui peu à peu se laissait aller, dans l'atmosphère enivrante des salons, à se départir de sa première rigidité. Les choses perdent trop souvent beaucoup de leur caractère, selon le point de vue où l'on se place; et ce qui choquait Célestine et Stéphane aurait bien pu être admis comme convenable par Bénédict. C'est ainsi qu'en gardant une sage réserve, en maîtrisant ses regards et ses actions, il avait donné largement à des gens au-dessus de sa conditions le plus précieux des biens, son indépendance. Et quand même les suppositions et les craintes des Delaunay n'eussent pas eu le moindre fondement, n'était-ce pas trop déjà pour Bénédict que de s'être créé, en dehors de ses occupations, de ses études si importantes, une habitude et un penchant impérieux ?

Oui, pensait-il, ils ont raison. J'ai des devoirs sacrés à remplir envers l'art qui m'a tant encouragé. Je ne m'appartiens pas; ceux qui m'ont couronné à Paris, ceux qui, à Rome, ont été témoins de mes recherches et de mes essais attendent maintenant un résultat digne du dé-

but. Qu'ai-je fait d'abord, sinon de promettre ? Ces promesses, il faut les tenir; ce n'est pas trop pour cela de toutes mes journées, de toute ma vie. Cher Delaunay ! vraiment il m'a bien tracé la règle à suivre. Quant à sa Célestine, c'est un ange, et quiconque l'écouterait ne s'égarerait jamais. Le bon petit ménage ! les admirables mœurs ! On ne voit plus cela qu'en Allemagne ou en Suisse.... Cette mansarde est un chalet. Et moi, lorsque j'assistais à leur lutte pénible et résignée contre les difficultés de la vie; j'oserais me préoccuper d'agitations romanesques, superflu du cœur, et que j'en dois retrancher !... C'est être coupable; et la leçon me profitera.

De résolution en résolution, Bénédict atteignit son joli appartement de la rue de Vanneau, où son atelier, de plain-pied avec le sol, tirait son jour d'un grand jardin dépendant d'un hôtel voisin. Mais il n'avait pu rentrer chez lui sans traverser la rue de Varennes et sans apercevoir de loin la demeure de la marquise de Montglars. Cette vue commença à ébranler ses déterminations.

Se dire : — C'est là qu'elle est !... n'est-ce pas être attiré par l'aimant de la pensée ?

L'oubli ne peut dater que de la première étape d'un voyage. Malheur à qui joint le regard des yeux à celui de l'imagination !

Se dire : — C'est là qu'elle est !... c'était se dire aussi : — C'est là que je la reverrai.

(La suite au prochain numéro.)

A VENDRE
OU A LOUER,
Pour la Saint-Jean 1859,
UNE MAISON,
VASTE ET COMMUNE,

Faisant angle sur les rues Haute et Basse-Saint-Pierre, et celle du Palais-de-Justice.

Toutes espèces de facilités seront accordées pour les paiements en cas de vente.

S'adresser à M. le capitaine GUIOT.

A VENDRE
L'AUBERGE DU DAUPHIN
ou du

SOLEIL-LEVANT,

Située à Saumur, rue de la Petite-Douve, et actuellement occupée par le sieur JEANNIN.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (61)

A VENDRE
UN BON PIANO.
S'adresser au Bureau du journal.

A VENDRE

Une MAISON (Café-Saumurois), sise rue Saint-Nicolas, n^o 3.
S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire.

AUX FABRIQUES DE FRANCE

Maison de Nouveautés. Toiles, etc.,
Rue Saint-Jean, 6 et 8.

On demande un APPRENTI.

A LOUER
PRÉSENTMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIED-A-TERRÉ, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

On DEMANDE une OUVRIÈRE sachant bien piquer.

S'adresser place du Marché-Noir, n^o 5, au 1^{er}.

HISTOIRE DE PARIS

ET

DE SON INFLUENCE EN EUROPE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,

COMPRENANT

L'HISTOIRE civile, politique, religieuse et monumentale de cette ville, au double point de vue de la formation de l'UNITÉ NATIONALE de la France et des progrès de la civilisation dans l'Europe occidentale,

Cinq volumes in-8^o illustrés,

Par A.-I. MEINDRE.

A PARIS, chez l'Auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 66, et chez MM. DEZOBRY et MAGDELEINE, libraires, rue du Cloître-St-Benoist, 10.

6^{me} ANNÉE

Administration, 7, rue de la Bourse.

LE CRÉDIT FINANCIER

UN AN : 4 FRANCS

Administration, 7, rue de la Bourse.

Opérations de Banque et de Bourse, Caisse de Dépôts, Reports, Bénéfices payés tous les mois.

Pour toutes demandes et lettres, écrire franco à MM. E. PÉGOT-OGIER et C^{ie}, ou à M. le Directeur du *Crédit financier*, rue de la Bourse, 7. — Pour envois de fonds, envoyer par lettres chargées, et dans les villes où la Banque de France a des succursales, verser au crédit de MM. E. Pégot-Ogier et C^{ie}, banquiers.

MM. E. Pégot-Ogier et C^{ie} se chargent pour le compte de leurs clients, de souscrire, acheter et vendre tous effets publics, actions, obligations industrielles de France et de l'Étranger; — prendre part, sur ordres, à tous emprunts, soit d'États, villes et compagnies, à tous travaux publics, entreprises commerciales et industrielles; — faire des avances ou ouvrir des crédits, en compte-courant, sur dépôts de titres, effets publics, actions ou obligations; — recevoir des sommes en compte-courant, et tous titres en dépôt.

Caisse de report recevant toutes sommes pour être utilisées en REPORTS. Le report est une opération lucrative et sûre, puisqu'elle repose toujours sur actions ou obligations offrant toutes garanties. Versement à volonté. (Chaque compte-courant est arrêté au bout d'un mois). Il est délivré à chaque déposant un récépissé extrait du livre à souche.

LES COURTAGES SONT INVARIABLEMENT LES MÊMES QUE CEUX FIXÉS PAR LE PARQUET DE PARIS.

LE CRÉDIT FINANCIER, journal hebdomadaire, le meilleur marché de tous les journaux, quatre francs par an pour Paris et les départements, paraît le dimanche matin et contient : un article SITUATION, résumé général de la Bourse de la semaine; une CHRONIQUE des Chemins de fer français et étrangers, renseignements sur les lignes projetées ou en cours d'exécution, détails de service; FAITS DIVERS et nouvelles, inventions, applications de la science à l'industrie, détails commerciaux sur les denrées de première nécessité; BIOGRAPHIE spéciale, commerciale, scientifique, financière; ASSEMBLÉES D'ACTIONNAIRES, paiements d'intérêts et de dividendes; JURISPRUDENCE commerciale; BULLETIN des théâtres de Paris; COURRIER DE LA SEMAINE et feuilleton; enfin, un TABLEAU de la Bourse relevé sur la cote officielle. (102)

DRAGÉES ANTI-BLENNORRHAGIQUES

de **GUIGON**, pharmacien, 167, rue St-Honoré, à Paris,

Contre les écoulements nouveaux et anciens, même les plus rebelles.

GUÉRISON RADICALE en sept jours, succès infailible.

Dépôt : à Saumur, chez M. PERDRIAU, pharmacien. (31)

LE COURRIER DES FAMILLES

JOURNAL DE LA SANTÉ ET DES INTÉRÊTS DOMESTIQUES

TROISIÈME ANNÉE.

Paraissant le 1^{er}, le 10 et le 20 de chaque mois en 8 pages in-4^o à 3 colonnes.

FORMANT LA PLUS UTILE ET LA PLUS INTÉRESSANTE DE TOUTES LES PUBLICATIONS.

Un an : France, 8 fr.; Étranger, 10 fr.

Bureaux : rue Baillet, 1, à Paris.

Adresser un mandat sur Paris, ou des timbres-poste à M. E. SIMONNET, Directeur.

Parmi les nombreux et intéressants articles publiés dans le COURRIER DES FAMILLES, depuis le 1^{er} janvier 1858, les lecteurs de cette feuille ont remarqué plus particulièrement les suivants :

Un feuilleton littéraire, en cours de publication, sur les CURIOSITÉS DE LA CHINE (journal d'un docteur anglais), par M. E. Sommereau. Cette variété, des plus piquantes et des plus curieuses, unit à l'exactitude historique du voyage l'intérêt pittoresque du roman.

Une instruction complète sur LA GRIPPE (n^o 5); une autre sur la PETITE VÉROLE (n^o 16);

Une série d'articles sur L'HYGIÈNE DE LA SAISON, par le docteur Émile Bégin; sur les maladies de l'OREILLE et LA SURDITÉ, par le docteur Ed. Damiens;

Un travail en cours de publication sur LA CULTURE INDUSTRIELLE DU SORGHO; Et enfin, divers articles fort utiles sur l'économie domestique; recettes, formules, etc.

À dater du 1^{er} mai, le COURRIER DES FAMILLES comprend un JOURNAL DES EAUX, où l'on trouve des renseignements de toute nature sur les eaux minérales et les bains de mer de l'Europe, avec l'indication des maladies pour lesquelles on les prescrit avec le plus de succès, ainsi que l'itinéraire et les dépenses du voyage, frais de séjour, plaisirs et distractions que l'on trouve dans la localité, etc.

« C'est ainsi que le COURRIER DES FAMILLES, dit la Patrie, embrasse tout ce qui peut le mieux répondre aux intérêts les plus chers, savoir : dignité morale, bien-être domestique, joies innocentes et pures. »

5^e ANNÉE. — UN AN : 8 FRANCS.

PRIME.

ANNUAIRE DES FAMILLES OU ALMANACH DE PARIS

GUIDE PRATIQUE DES CONNAISSANCES INDISPENSABLES

Un beau volume de plus de 300 pages, format Charpentier, papier glacé et satiné.

5^e ÉDITION, 1858.

Cet ouvrage, éminemment utile à tout le monde, est remis gratis à tous les abonnés du COURRIER DES FAMILLES.

En ajoutant 60 centimes au prix de l'abonnement, on reçoit l'ANNUAIRE franco.

Ce livre SEUL vaut le prix de l'abonnement.

Toutes personnes qui prend trois abonnements a droit à un 4^e abonnement gratis.

URGENCE DE SUPPRIMER L'ECHELLE MOBILE

Par M. Félix GERMIN,

Rédacteur en chef du Bulletin de Paris.

Chez GUILLAUMIN, 14, rue Richelieu, et chez DENTU, Palais-Royal, galerie d'Orléans. — PRIX : 60 centimes.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.